

s'estimer bienheureux si nous ne le devons pas compter parmi nos plus âpres ennemis. Vous serez donc infailliblement vaincus, vous attirerez donc de nouveaux malheurs et de nouveaux désastres sur la patrie épuisée, et vous retarderez encore pour longtemps l'avènement de l'indépendance nationale. Ah ! comte, il est de meilleurs moyens pour rendre à la Pologne ses libertés et ses droits : plutôt à Dieu que je puisse vous en convaincre !

Il y avait trop de droiture et de désintéressement dans les convictions du comte Bialewski pour qu'il ne fût pas frappé de la justice et de la force de ce langage, et il répondit avec une sorte de mélancolique gravité :

— Peut-être avez-vous raison, Ubinski ; ce n'est pas la première fois qu'après et malgré nos vives discussions, j'incline à le croire. Oui, c'est évident, nos moyens ne répondent pas à la grandeur et aux difficultés du but que nous voulons atteindre. Mais, que voulez-vous ? Les événemens nous poussent, nos frères de Varsovie nous appellent, et l'honneur veut que nous les suivions, même au tombeau !

— Et quoi donc désespérerions-nous du succès, s'écria Stanislas en jetant un regard de mépris sur Raphaël est-ce que les gens de cœur s'abaissent à compter sur leurs ennemis ? Est-ce que l'histoire ne nous montre pas cent fois une poignée de braves luttant avec avantage contre les plus épais bataillons ? Vous dites que le peuple ne nous secondera pas ou nous secondera mal ? et que m'importe à moi le peuple ! Ah ! que toute la noblesse s'unisse (cette noblesse qui dans nos bons jours poussait jusqu'à plus de cent mille gentilshommes sur un même champ de bataille), et je vous assure que c'en sera bientôt fait des bandes moévovites. Tout nous sert, tout semble conspirer pour nous, et jamais la Pologne ne retrouvera une occasion plus belle. La France, par son étonnante révolution accomplie en trois jours, vient d'inaugurer l'affranchissement des peuples : la Belgique a suivi son exemple : tout le nord de l'Europe s'ébranle ; les despotes chancellent sur leur trône ; un effort, un vigoureux effort, secondé, sans nul doute, par cette France qui nous appelle à la liberté, et la Pologne assure à jamais son antique indépendance !

— Ne comptez pas sur la France, Stanislas, reprit le comte avec vivacité ; elle n'a jamais rien fait pour nous. Au dix-huitième siècle elle nous laissait froidement partager comme un vil bétail : et ses grands philosophes aux pieds de Catherine et de Frédéric insultaient et applaudissaient à nos désastres. La république fit des phrases et des discours en notre faveur ; Napoléon ne nous trouva bons qu'à remplir les vides de son armée ; et aujourd'hui, pour cette France toujours égoïste, nous serons le prix de la paix. Ne comptons donc que sur nous-mêmes. Malheureusement il n'est que trop vrai que nous sommes désunis et que bien des bras hésiteront ou s'abstiendront au jour du péril. Comment surmonter ces difficultés inévitables, Ubinski, autrement que par notre audace et notre désespoir ?

— En nous consacrant d'abord à réaliser l'intime union de toutes les forces nationales. Oui, appliquons-nous à prouver au peuple, par tous les sacrifices possibles, que nous ne voulons réellement que la prospérité publique et l'indépendance de la patrie ; persuadons-lui bien que nous sommes assez désintéressés pour renoncer à tous nos privilèges et ne voir désormais dans toutes les classes de la société que des égaux et des frères qui ne devront hommage qu'à la loi, au mérite et à Dieu. Et alors, quand la providence nous ménagera une de ces grandes occasions qu'elle réserve toujours, croyez-le bien, au bon droit, nous serons tous prêts, tous résolus, tous dévoués au salut et au triomphe de la Pologne.

— Je ne puis qu'applaudir à de si nobles principes, Ubinski, mais le moyen de les réaliser ?

Raphaël garda un moment le silence : car il était encore dans cet âge où l'esprit conçoit plus vivement ses idées et les produit avec plus d'éclat qu'il ne s'arrête aux moyens de les rendre applicables ou même possibles. Il allait cependant essayer de répondre, lorsqu'un autre personnage, plus grave et plus expérimenté, et qui s'était aussi montré très attentif à cette discussion, manifesta le désir de parler. C'était le curé de la paroisse, un intime ami du comte Bialewski : cet ecclésiastique pouvait avoir un quarantaine d'années ; il était d'une taille moyenne et d'une extérieur aussi simple que prévenant : sa figure exprimait en même temps une foi profonde et une extrême bienveillance.

— Je croirais trahir ma conscience et les devoirs de mon ministère, mon cher comte, reprit-il d'une voix accentuée par la conviction, si j'hésitais à vous dire quels sont ces moyens qui nous mèneraient infailliblement à ce but glorieux que nous voulons tous atteindre.

Déjà si faibles par le nombre devant la puissance de vos oppresseurs, vous avez encore à gémir sur les divisions qui paralysent vos efforts ; et vous sentez enfin la nécessité de vous rallier tous dans un même sentiment de fraternité et d'amour. C'est bien. Mais, prenez garde, pour que le noble renoncé à ses privilèges, pour que le riche partage avec le pauvre, pour que les citoyens éclairés ne méprisent pas les artisans sans lettres, il faut un principe supérieur à toutes les opinions et à tous les systèmes ; un principe qui, en imposant à tous des devoirs, offre à tous des garanties. Vous admettez sans peine qu'il n'y a pas de système politique ni d'opinions philosophiques qui puissent amener un tel résultat. Tout ce qui vient de l'homme est mêlé d'erreur et soumis à la contradiction. Nous chercherons donc plus haut et nous reconnaitrons sans peine que les lois divines seules peuvent exercer un même empire sur tous les cœurs. Elles seules, au nom d'un intérêt supérieur à tous les intérêts de la terre, vous apprendront à aimer, à servir et à élever à votre niveau ceux que vous avez si longtemps regardés comme vos serviteurs et vos esclaves, et à vous en faire des amis et des frères pour arriver tous ensemble à une commune liberté. Malgré tous les progrès et malgré toutes les chartes, il y aura toujours parmi vous des riches et des pauvres, des grands et des petits, des forts et des faibles, et par conséquent des fermens de discorde et de haine que la religion seule peut éteindre sous les épanchemens intarissables de la charité. Les grands peuples ont tous été des peuples religieux : allez donc chercher à cette source le secret de cette force qui vous manque, et méritez ainsi de devenir un peuple libre. Ah ! comte, ce n'est pas sans raison que je vous tiens ce langage. Où est la foi, où sont les mœurs de l'antique Pologne ? Et pour ne parler que de notre siècle, n'avez-vous pas depuis vingt ans renié la morale de l'Évangile dans ce dogme si admirable et si pur qui a constitué l'union et l'amour de familles ! *Tu ne sépareras pas ce que Dieu a uni* ! C'est la parole du Christ. Et vous, vous avez basement accepté la loi du divorce, cette loi qui outrage et Dieu et la nature et la divinité humaine. Et lorsque le cri de la conscience publique vous pressait naguère de répudier ces honteuses et cruelles doctrines, vous avez orgueilleusement résisté, et vos législateurs ont osé maintenir cet prétexte légale de votre abaissement et de votre corruption. Hélas ! hélas ! ce n'est pas en violant les lois de la Providence qu'on se rend digne de ses secours. Elle a des châtimens, sachez-le bien, pour les crimes publics comme pour les crimes privés.

Cette vive effusion d'un cœur d'apôtre produisit une impression d'autant plus forte qu'elle s'adressait à des hommes religieux, au moins par principes (comme le sont en général les Polonais), et qui connaissaient le dévouement sans bornes de ce digne prêtre, Stanislas seul laissa échapper un sourire ironique qu'il réprima promptement devant le regard sévère de Rosa.

— Puisse Dieu oublier nos fautes ou même nos crimes, ajouta le comte d'une voix grave, et puissions-nous les racheter au prix de notre sang. C'est la seule rançon que nous puissions lui offrir, car il est maintenant trop tard pour suivre vos sages conseils. Des résolutions téméraires peut-être (l'avenir le dira) ont été prises par des milliers de citoyens dispersés aux quatre bouts du royaume ; nous ne pouvons plus reculer, mais uniquement vaincre ou mourir.

— Amen ! dit un jeune homme qui entra tout-à-coup dans le salon par une porte réservée aux habitans du château.

Au son de cette voix chacun tressaillit et se retourna avec surprise, ne sachant encore et cherchant à démêler ce qu'il fallait attendre de cette interruption imprévue.

— C'est Casimir ! c'est mon frère ! s'écria Rosa en courant vers l'étranger.

— Quoi ! mon fils ! reprit le comte en le recevant dans ses bras et en l'embrassant à plusieurs reprises.

— O ciel ! il est blessé ! ajouta Rosa toute tremblante, en apercevant des tâches de sang sur le linge et les vêtements de son frère. Assieds-toi, Casimir, repose-toi : je vais toujours panser tes blessures tandis qu'on court chercher le chirurgien.

— Ce n'est rien, Rosa, rien, mon père : ne vous inquiétez pas de cette égratignure. La cause en est glorieuse et vous la présentez tous. La Pologne est libre ! Depuis deux jours Varsovie est en insurrection ; les Russes ont évacué la ville après un sanglant combat, et j'accours à travers les bataillons ennemis pour vous apporter cette grande nouvelle, qui doit être le signal d'une lutte générale dans toutes les provinces du royaume.

A ces mots une exclamation générale s'échappa de toutes les bouches, et chacun s'empressant autour du jeune Bialewski, ce fut